

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., Limited
PUBLISHER.
COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT ET EDITION
H. BEGUE, JR.
GERANT.
Phone Main 3487
Bureaux: 520 rue Conti, entre De-
catur et Lafayette.

Entered as second-class mail matter, at the
Post-Office at New Orleans, La., under Act of
March 3, 1879.
Prix de l'abonnement
EDITION QUO BIENNE
POUR LES ETATS-UNIS-

EDITION HEBDOMADAIRE
POUR LES ETATS-UNIS-

Procès en dommages, \$38,084.50.
John A. Haas, receveur de la "Ope-
lusas Mercantile Company," a intenté
un procès en dommages pour \$38,084.50
contre la "S. Gumbel and Company,"

Décès de M. Samuel Gautier.
M. Samuel Gautier, surintendant de
la Bourse de la Côte et de la Nouvelle-
Orléans, est mort à sa demeure, 1329 rue
Korriere, à l'âge de 60 ans.

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.
Observations prises samedi à 8 heures du soir.
DIMANCHE, 25 mars, 1917.
Prévisions pour la Nouvelle-Orléans et les
environs - Temps clair, moins frais, légers
vents de l'est.

LA SOCIÉTÉ SECOURS A LA FRANCE.

Lettre de M. de Waele, consul-général
de Belgique, à M. J. A.
Brissson, président.

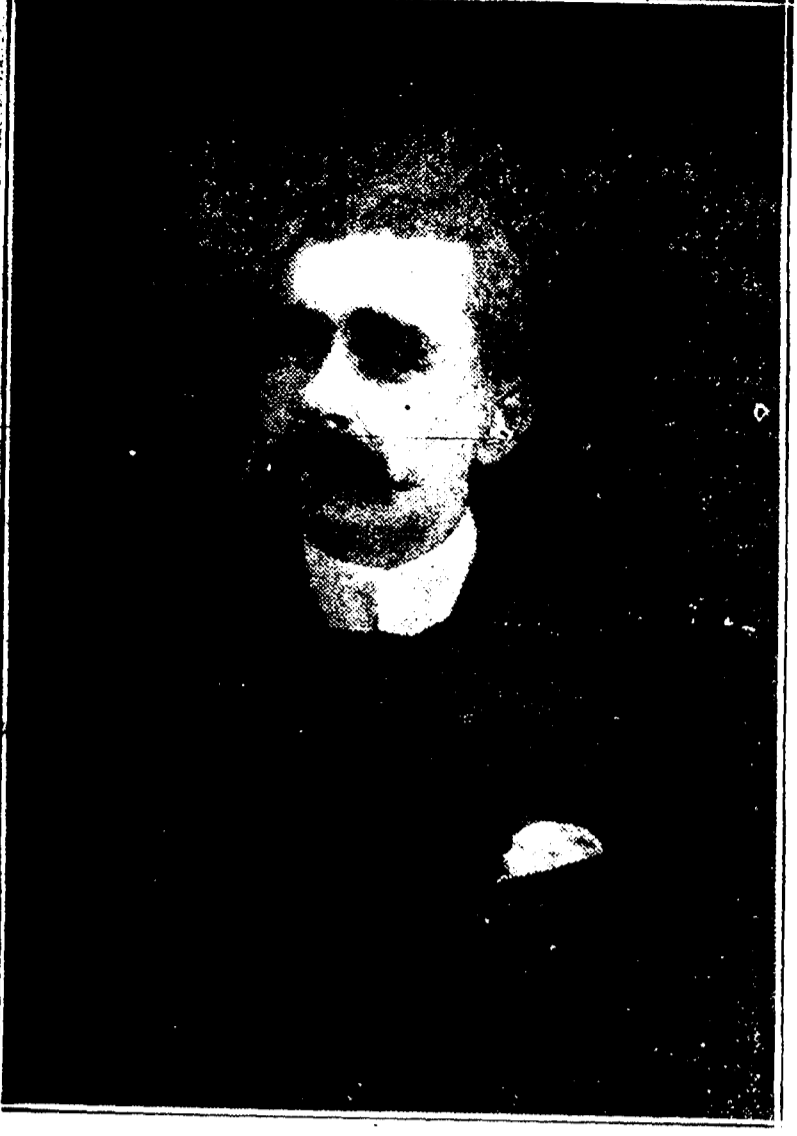
Nouvelle-Orléans, le 16 mars, 1917.
Monsieur le Président,
Je tiens à vous dire toute ma grati-
tude pour la générosité avec laquelle
vous voulez bien mettre votre salle à
notre disposition, lundi soir, 26 de ce
mois, pour la conférence de Mlle R. C.
Glaenzler.

Mlle Glaenzler fait un tour de confé-
rences aux Etats-Unis pour le bénéfice
de l'Appui Belge, œuvre reconnue par
notre gouvernement.

COMRESPONDANCE OFFICIELLE.
Au sujet du don du Cerele Apollon
aux orphelins belges de la
guerre.

Ministère des Affaires Etrangères.
Le Havre, le 3 mars, 1917.
Monsieur le Consul,
J'ai l'honneur d'accuser réception de
la lettre du 9 février, 1917, No. 25, par
laquelle vous m'avez fait parvenir une
traite de frs 549 représentant le produit
d'une fête de bienfaisance organisée à
la Nouvelle-Orléans, par le cercle
"Apollon" pour le bénéfice des or-
phelins belges de la guerre.

Un établissement de viandes fri-
gorifiées.
Les membres de la Bourse des Forêts
Publics de la Nouvelle-Orléans, a en-
voyé une dépêche de félicitations à la
"Nelson Morris and Company," de Chi-
cago, qui vient d'acheter la "Crescent
City Sork Yards and Slaughter House
Co.," de notre ville, dans le but de con-
struire un établissement de conserves
de viandes frigorifiées.



M. J. G. de BAROCELLI, PROPRIETAIRE DE L'ABELLE.

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans a
changé de propriétaire. M. J. G. de
Barocelli qui prend de ce jour la di-
rection du journal, succède au Colonel
Hugues J. de la Vergne. M. de Baro-
celli, venu de France en Amérique
en 1878, s'occupe depuis cette époque
de journalisme. Propriétaire de 1900 à
1902 du "Courrier de l'Ouest", publié
alors à Chicago, ce monsieur a son re-
tour parmi nous fonda "La Gazette", pu-
blication hebdomadaire qu'il a publiée
pendant 15 ans avec impartialité et une
absolue indépendance de conduite et
d'idées. M. de Barocelli, auteur de
plusieurs livres, notamment "L'His-
toire du Théâtre Français à la Nou-
velle-Orléans" et de "La Fièvre Jaune

The Morris Plan Company.
Une intéressante institution qui est
très florissante, est le Morris Plan
Company de la Nouvelle-Orléans, fon-
dée le 22 janvier 1917, elle a tout de
suite pris une place enviable dans les
milieux financiers de la ville.

"PREPAREDNESS."
Manifestation enthousiaste de la
population au mass-meeting
à l'Atheneum.

Militiens de passage.
Le premier régiment de cavalerie, de
l'Alabama, est passé à la Nouvelle-Or-
léans, à destination de Montgomery.

MECANICIEN ET
CHAUFFEUR BLESSES.

Un accident sur le chemin de fer
L. & N.
A dix heures hier matin, une loco-
motive du chemin de fer Louisville et
Nashville, et un train de fret, se sont
tamponnés au coin des rues Julia et
Waters. Julius Heider, 1227 rue An-
nonciation, mécanicien de la locomoti-
ve, a été grièvement échaudé à la fi-
gure par l'eau bouillante et la vapeur.

LETTRÉ D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.
Car l'Allemagne est folle et la France
insensée.
Leur science, leur or, leur travail,
leur pensée,
Tout est pris par l'œuvre de sang.
Demain nous pouvons voir, et dans
l'Europe entière,
Pour un coup de fusil tiré sur la fron-
tière
L'état sauvage renaissant.

Eh bien! moi, je prétends l'empêcher
de renaitre,
Je suis encore le Roi, l'Empereur et le
Maître;
Mes ordres sont exécutés.
Déchirez le traité d'ou sortent tant
d'alarmes!
Restituons Strasbourg et Metz. Puis,
bas les armes!
Bas les armes des deux côtés!

Géral évidemment un rêve de phi-
losophe, mais aussi une pensée de phi-
losophe qu'aucun allemand ne pouvait
et ne voulait comprendre. Si Frédéric
III, sous la haute influence de sa fem-
me qui a toujours été effrayée d'avoir
enfanté ce monstre de fourberie et de
cruauté qu'est Guillaume II, si l'empe-
reur mourant avait pu formuler un pa-
reil désir, s'il avait osé donner un pa-
reil ordre, il n'aurait pas été obéi.
Pourtant le salut et la paix étaient là
et le soulagement; comment les alle-
mands l'auraient-ils compris eux qui
avaient préparé pendant quarante
quatre ans l'asservissement entier de
monde dépassant à la fois les ambi-
tions de Napoléon et de Cyrus.

Elle était possible puisque nous la
voisons.
Celle poésie très belle, et d'une en-
volée superbe, n'en a pas moins un
caractère de vision étrange. Décidément
les latins avaient raison, eux qui n'a-
vaient qu'un seul mot: Vales pour dé-
signer à la fois le poète et le prophète.
C'est je crois, Lamartine qui a dit: "N'a-
raient pas les poètes qui parlent des
événements de demain, ils voient de
haut, mais ils voient de loin."
JEAN BERNARD.

PETITES ANNONCES

AVIS SPECIAL.
Le Dr. O. L. POTHIER
Est de retour et a repris l'exercice
de sa profession
suite 67, Medical Building
de 3 à 5, et par convention
Phone Main 3019
Résidence 208 Isthmian
Phone Uptown 136

TERRAINS A VENDRE.
Les concessions de terrains au "Oregon &
California Railroad Co." - Les titres à ces
terrains sont venus au gouvernement des
Etats-Unis par acte du Congrès, date du 6 Juin
1916, deux millions trois cent mille acres se-
ront offerts en vente et pour colonisation.
Sites de forte culture, terres boisées et ara-
bles. Comprenant quelques-uns des terrains
les plus fertiles dans les Etats-Unis. Volez le
temps propice. Envoyez sur demande franc de
port, au prix d'un dollar, d'une grande map-
pe descriptive des sections de terrains, des
qualités du sol, du climat, de la quantité de
pluies, élévations, etc. S'adresser: "Grant
Lands Lending Co., Box 610, Portland, Ore."

CHAMBRES A LOUER
Chambres garnies, No. 735 rue Conti, entre
les rues Bourbon et Royale. Bon rapport. S'adres-
ser 200 rue Conti.
11 av. 11

PERSONNEL.
Monsieur J. de la Vergne a
transféré son étude d'Avocat au
No. 291 de la rue Conti, entre
rues Bourbon et
11 av. 11

M. Jumonville, comptable.
M. H. J. Jumonville, auditeur de la
"American Cities Corporation," à la
Nouvelle-Orléans, quittera le service
de la compagnie après le premier avril.
M. Jumonville se propose de s'occuper
de comptabilité publique, à la Nou-
velle-Orléans.

FEUILLETON DE L'ABELLE DE
LA NOUVELLE-ORLEANS.

Commencé le 11 février.
LOIN DES
AUTRES
Par TANCREDE MARTEL
Il y eut, en entrant au salon, des pré-
sentations faites très discrètement par
le docteur, comme on les ferait dans un
milieu où tout le monde, prince ou
millionnaire, se trouverait incognito,
tout en conservant sa personnalité et
son rang social. On s'assit à une table
splendidement servie, couverte de
fleurs, dans une salle à manger dont
l'imposante baie s'ouvrait sur la cam-
pagne et la perspective de Florence.

arborant des noms plus que roturiers,
mais enguirlandés d'une formidable
fortune, deux Anglais, trois Russes,
une Suédoise au ravissant profil scan-
dinave, blonde comme les blés, mais
dont l'œil bleu et pur rappelait moins
les vierges des épées du Nord que
les anges de Botticelli et de Gentile da
Fabriano, et une Italienne de Rome, de
l'illustre "casa" Brancaloni.
C'était une grande et superbe femme
brune, aux traits forts et hardis, avec
des yeux à incendier toute une escad-
re, et des cheveux qui semblaient
bleus à force d'être noirs. Authentique
duchesse, elle avait par goût personnel
embrassé la carrière de cantatrice,
plantant là mari et enfants. Après des
années de triomphe sur les planches,
elle s'était subitement révélée avec
un dernier amour au cœur, l'amour de
la femme de quarante ans, et cet amour
fut indigne d'elle. La malheureuse eut
en son amant de hasard. Il avait en
grande partie dilapidé sa fortune, elle
avait perdu sa voix; et maintenant,
grâce à la générosité d'un mari qui
pardonnait, la duchesse Malespina de-
mandait au docteur Subriant de la gué-
rir d'un extraordinaire tremblement
nerveux qui la terrassait et la faisait
horriblement souffrir, chaque nuit,
pendant trois heures, de onze heures
du soir à deux heures du matin.

actement à l'heure accoutumée.
-Mais pourquoi cette étonnante
précision, demanda Julien au docteur
quand il fut tout à fait devenu son ami.
-Cœur humain! cœur féminin!
suggestion! La scène de rupture entre
cette femme et son amant commença
une nuit, à onze heures, au sortir du
théâtre, pour ne finir qu'à deux heures
du matin. De là l'épouvante régulière
dans l'arrivée et le départ du mal.
Les convives mâles étaient, outre
Julien Subriant et le docteur Subriant,
son élève et disciple le docteur Bar-
tolini, le directeur de la pharmacie et
de l'économat, le frère d'un roi, d'une
Altesse sérénissime, le cardinal Bran-
caleoni, qui était venu ce jour-là voir
sa nièce, un ancien lord-naire de la
Ville de Londres et un homme d'Etat
décoré d'un nom fameux en Europe. -
tous parents ou répondants des mala-
des. La villa de France n'était en-
verte qu'à ces deux catégories de vi-
siteurs; mais leur présence et la durée
de leur visite dépendaient du grand
spécialiste, toujours très méticuleux
dans ses soins.
M. Subriant présidait, assis en face
d'une "maitresse de maison", ou plu-
tôt d'une "présidente", qui changeait
à tour de rôle, chaque semaine. Et
cette particularité rendait déjà à tous
ces exilés quelque chose du milieu
aristocratique qu'ils avaient quitté.
Mme Subriant déjeunait, par ordre, en
compagnie de la princesse de Schloss-
Tiefenberg, une Allemande qu'on sou-
gnait pour des accès de civilité ten-

poraire et que l'arthrite rendait à
peu près impotente.
Toutes ces femmes étaient jeunes,
couvertes de diamants, égarément
coiffées, vêtues de claires et magnifi-
ques toilettes, - chacune ayant amené
sa propre femme de chambre sans
préjudice de la fille de service at-
tachée par le docteur à leur personne. A
part une Anglaise et une Américaine
au demeurant fort silencieuses, toutes
parlaient français ou italien. Mais les
conversations ne se faisaient guère
qu'en français.

roses de la femme moderne, surchauf-
fée de civilisation, congestionnée de
désirs inassouvis, les maux abomina-
bles qui massacent son corps char-
mant, troublent sa conscience, vicient
son physique, violentent son moral, en
un mot: tout ce qui nous la rend écla-
tante de beauté, pour nous rendre alié-
née ou cadavre...
La plus jeune des Anglaises affir-
mait, quatre fois par semaine, avec une
obstination de balancier, qu'elle était
la septième femme d'Henri VIII, lequel
allait la faire décapiter au "Scaffold
Site" de la Tour de Londres pour avoir
flirté avec un officier de life-guards;
elle demandait un chapelain et se
croyait agenouillée devant la hache.
Les docteurs la calmaient au moyen
d'une composition à base de morphine.
Une des Slaves se fondrait en un
lourd sommeil, par les temps d'orage,
et la pauvre petite Suédoise, cet es-
prit d'ange, ce corps de vierge, qui-
qu'elle fût blanche et immaculée com-
me un lys, à certaines heures s'imagi-
nait donner le jour à un enfant, et
éprouvait "frélement" toutes les souf-
frances physiques de la femme qui ac-
couche. C'était là sa maladie, à laquelle
n'avaient jusqu'alors rien compris les
plus grands médecins du monde.

aggravés de Nietzsche et de Kropot-
kine.
La moins à plaindre était peut-être
la petite comtesse parisienne; mais Ju-
lien Subriant n'aurait jamais voulu en
convaincre. Quant à l'impératrice de Dal-
matie, on la voyait deux ou trois fois
par an chez Subriant, et de perpétuels
voyages, semblables à des envoi-
ments d'oïseau, faisaient diversion à
son hypocondrie.
La patriarcalité de ce logis s'alliait
à sa haute distinction pour en faire
l'habitation la plus paisible de la contrée.
Chacune des diverses morbidités
qui y trouvaient asile était terrible
dans ses effets, mais silencieuse en ses
manifestations extérieures. Aucune des
pensionnaires ne gênait l'autre par des
cris ou des gémissements, quant les
pneumies survenaient. Et cette particu-
larité entretenait ces femmes, ces jeunes
filles en une absolue illusion d'espé-
rance et de guérison. Il faut dire aussi
que, déjà peu bruyantes de leur na-
ture, ces maladies si spéciales étaient
isolées, quant aux soins des deux doc-
teurs et au traitement régulier. Cha-
cune dame pensionnaire possédait sa
chambre à coucher, son salon, son ca-
binet de toilette, son antichambre, tou-
tes pièces intelligemment et richement
garnies de meubles appropriés au style
de la villa. Une autre chambre abritait
la cameriste de la malade et la fille de
service. L'ensemble de l'appartement
portait un nom de femme célèbre dans
les arts, la poésie ou l'histoire. Il y
avait l'appartement de Cornélie, de